

La réanalyse au service de l’histoire sociale des idées politiques. Retour d’enquête sur deux revues de parti : *La revue socialiste* et *La nouvelle critique*

Thibaut Rioufreyt, Docteur en science politique

Laboratoire Triangle (UMR 5206), Lyon, France

Résumé

Cet article interroge les apports de la réanalyse à l’histoire sociale des idées politiques en montrant ce que la réanalyse des entretiens réalisés respectivement par Émeric Bréhier et Frédérique Matonti apporte à l’étude des revues intellectuelles en milieu partisan. En tant que réutilisation de données d’autres chercheurs, elle permet d’une part de compléter les archives écrites par les sources orales et, d’autre part, de donner un accès – indirect mais réel – à des terrains inaccessibles ou disparus. En tant que nouvelle analyse cette fois, elle permet d’interroger les mêmes matériaux à partir de nouvelles questions de recherche, d’exploiter des sources orales peu, voire jamais utilisées ou encore de prendre en compte l’effet enquêteur dans le contexte de l’enquête.

Mots clés

RÉANALYSE, HISTOIRE SOCIALE DES IDÉES POLITIQUES, PARTI SOCIALISTE, PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS, INTELLECTUELS

Note de l’auteur : Ce texte n’aurait pu voir le jour sans la confiance et l’accueil que m’ont réservés Émeric Bréhier et Frédérique Matonti. À l’heure où la mise en concurrence généralisée devient la norme du champ académique, ils n’ont pas hésité à me faire confiance en me donnant accès à leurs données et en me consacrant un peu de leur temps. Qu’ils en soient sincèrement remerciés. Ce papier a bénéficié très largement des conseils éclairés des membres de l’équipe Réanalyse pour qui la notion de travail collectif n’a pas été qu’une formule. Là encore un grand merci à chacun d’eux ainsi qu’à Boris Gobille et Arnault Skornicki pour leur relecture bienveillante et exigeante. Enfin, merci aussi au Centre de données socio-politiques de Sciences Po qui a financé cette enquête de janvier 2014 à juillet 2015.

Introduction

Que faire des intellectuels? Quel(s) rapport(s) le parti doit-il entretenir avec eux? Quelle place leur accorder et quel rôle doivent-ils remplir? Voilà autant de questionnements qui parcourent l'histoire de la gauche française et qui a longtemps été une constante du discours de ses dirigeants. Dans cette perspective, l'étude des revues partisans constitue un observatoire particulièrement heuristique pour qui veut comprendre la place des idées et des intellectuels dans les partis politiques. La revue a en effet longtemps été l'un des médias qui participent de la structuration même de l'espace intellectuel français, singulièrement à gauche. Les revues théoriques de parti constituent en outre une interface privilégiée entre responsables partisans et intellectuels. Pour ces deux raisons, l'enquête que je réalise prend pour objet deux de ces revues : *La revue socialiste* et *La nouvelle critique*, respectivement liées au Parti socialiste (PS) et au Parti communiste français (PCF). Le dispositif d'enquête repose sur la combinaison de trois méthodes : le dépouillement et l'analyse des archives de ces revues, l'analyse textométrique de leurs numéros et la réanalyse d'entretiens menés dans le cadre de deux enquêtes antérieures. La première a été réalisée par Frédérique Matonti sur *La nouvelle critique* (Matonti, 1996a), la seconde a été menée par Émeric Bréhier sur les revues politiques de la gauche non communiste (Bréhier, 2000). Dans cet article, je me concentrerai sur la dimension méthodologique de la réanalyse en cours.

Le choix de ces deux revues de parti répond à deux motivations. La première est le fait qu'elles occupent la même position dans leur milieu partisan respectif, en tant que revues théoriques de parti. Cette analogie positionnelle génère des contraintes structurales propres qui pèsent sur ces deux revues indépendamment de l'identité de leurs responsables ou de la conjoncture politique et rend la comparaison particulièrement pertinente. De fait, la réanalyse a permis de mettre au jour des points communs et des rapprochements qui contrastent avec la différence irréductible entre PS et PCF souvent avancée par les acteurs comme par certains chercheurs. La seconde motivation sous-tendant le choix de ces deux revues est plus pratique : elles ont été étudiées par d'autres chercheurs avant moi, ce qui rend possible une analyse secondaire. Les entretiens menés par F. Matonti ont été effectués pour leur très grande majorité dans le cadre de sa thèse sur les intellectuels communistes entre 1988 et 1996. À ceux-là, s'ajoutent quelques entretiens réalisés après sa soutenance de manière complémentaire lors de la rédaction de l'ouvrage tiré de sa thèse (Matonti, 2005) et en vue de la préparation d'un article ou bien dans le cadre d'une autre recherche, plus modeste, sur les intellectuels communistes et la culture (Lambert & Matonti, 2001; Matonti, 2007). Les entretiens réalisés par É. Bréhier ont été effectués dans le cadre de trois recherches. La première, menée dans le cadre d'un mémoire de fin d'études à l'IEP de Grenoble en 1992-1993, porte sur la « deuxième gauche », un courant

réformiste antimarxiste animé par le futur Premier ministre M. Rocard (Bréhier, 1993). La seconde, effectuée l'année suivante dans le cadre d'un mémoire de DEA, prolonge la première en prenant pour objet les revues proches de ce courant au sein du PS : *Faire et Intervention* (Bréhier, 1994). La troisième recherche, enfin, menée dans le cadre d'une thèse de doctorat en science politique entre 1995 et 2000 (Bréhier, 2000), prolonge la réflexion tout en élargissant la focale d'analyse en prenant pour objet 19 revues de la gauche non communiste.

Les enquêtes premières étant présentées se pose une série de questions d'ordre méthodologique. Qu'est que la réanalyse d'entretiens menés par d'autres chercheurs auprès d'enquêtés, il y a de cela plusieurs décennies, permet de voir que ne montreraient pas les méthodes conventionnelles? Qu'est-ce que cela permet de faire de nouveau? Ce sera précisément l'objet de cet article. En tant que réutilisation de matériaux premiers, d'abord, la réanalyse constitue une source d'informations précieuse (1). En tant que nouvelle analyse, elle ouvre à des possibilités nouvelles (2).

La réanalyse comme réutilisation de matériaux premiers

Une première série d'apports de la réanalyse des entretiens premiers que je mène renvoie aux avantages qu'il y a à réutiliser les matériaux d'autres chercheurs ayant travaillé sur les mêmes objets ou terrains. Elle permet d'une part de compléter les archives écrites par les sources orales et, d'autre part, de donner un accès – indirect mais réel et précieux – à des terrains inaccessibles ou disparus.

Compléter les sources écrites par l'étude des sources orales

Les sources orales, qu'elles soient primaires ou secondaires, peuvent permettre de collecter des informations inédites afin de corriger ou de compléter celles issues de sources écrites, qu'il s'agisse du corpus (les numéros de la revue eux-mêmes) ou des archives de la revue (correspondances entre membres du Comité de rédaction et le Parti ou les contributeurs, comptes-rendus de réunions, comptabilité, etc.). Qu'il s'agisse de la manière dont les textes publiés ont été élaborés ou de la répartition des tâches dans l'équipe de rédaction, bref de la revue comme objet ou de la revue comme groupe social, les sources orales collectées par les chercheurs premiers permettent d'obtenir des informations qu'aucun enquêté, s'il n'avait été spécifiquement interrogé à ce propos, n'aurait été amené à énoncer, encore moins à publiciser.

Il peut s'agir d'informations factuelles, ayant trait par exemple aux signatures des articles. Nombre de hauts gradés ou de hauts fonctionnaires utilisent des pseudonymes pour publier dans des revues socialistes; « général*** », « Germanicus », « Jernal » ou « Servant » sont ainsi autant d'identités fictives derrière lesquelles ils se cachent pour ne pas contrevenir officiellement au devoir de réserve lié à leur statut. D'autres y recourent pour faire nombre et ainsi donner l'impression d'une revue dynamique avec beaucoup de contributeurs, en particulier pour les jeunes revues. D'autres enfin, comme les revues du CERES¹, particulièrement *Les Cahiers du CERES*

et *Repères*, se singularisent par le refus des signatures individuelles au nom de l'intellectuel collectif. Parvenir à identifier les auteurs n'est donc pas toujours aisé et les informations fournies dans les entretiens sont d'autant plus précieuses qu'elles facilitent l'analyse biographique ou prosopographique.

Les entretiens constituent également des sources d'informations sur le fonctionnement pratique des revues, par exemple l'épineuse question du financement. Dans le cas communiste, la comptabilité officielle existe dans les archives mais les chiffres sont peu fiables. Les entretiens réanalysés permettent ainsi de critiquer des informations existantes dans les archives ou de combler des absences. Un entretien de F. Matonti renseigne par exemple de manière extrêmement utile sur l'existence d'une double, voire d'une triple comptabilité au sein du PCF : la comptabilité publique, approuvée par le Bureau politique et rendue publique tous les ans, la comptabilité des entreprises du parti (notamment les sociétés de presse) et une comptabilité secrète, héritière du deuxième appareil du parti, structure clandestine mise en place après la Seconde guerre mondiale dans la perspective éventuelle d'une interdiction du parti ou d'un soulèvement révolutionnaire. De manière analogue, les entretiens menés par É. Bréhier révèlent la pratique courante chez les animateurs de la plupart des revues de courants socialistes qui financent leur revue par la surfacturation de publicités commandées par des entreprises, généralement de grands groupes, au sein desquels il existe des GSE (Groupes Socialistes d'Entreprises) bien implantés ou bien dans lesquels le Comité d'entreprise est tenu par des militants socialistes. Ce type d'informations est d'autant plus important qu'il existe très peu d'archives conservées sur ce point. La plupart des archives de *La revue socialiste* ont en effet disparu à l'occasion du passage de relais entre les militants de la SFIO et la nouvelle majorité mitterrandienne après le Congrès d'Épinay². Seuls subsistent des chiffres publiés dans les rapports de Congrès, à la fois peu précis (dans la mesure où les montants inscrits correspondent à des ensembles dont une petite partie seulement correspond à *La revue socialiste*) et peu fiables.

Mais, au-delà de ces informations factuelles, les entretiens permettent d'entrer dans l'univers de sens des enquêtés et facilitent ainsi le travail d'imprégnation du chercheur secondaire. Le coût d'entrée sur les terrains ou corpus est le plus souvent élevé; c'est particulièrement le cas du PS et du PCF, dont l'histoire respective et croisée est pour le moins complexe. À cet égard, le travail d'enquête implique un long apprentissage des codes et références participant de la culture politique de ses milieux partisans. Dans cette perspective, la lecture et l'analyse des entretiens premiers permet de se familiariser avec ces objets, travail toujours nécessaire, mais d'autant plus que le jeune chercheur que je suis s'est socialisé dans un monde où ces références ont largement disparu ou cessé d'être partagées au-delà du milieu partisan. Argenteuil, Champigny, Choisy, autant de noms qui reviennent dans les entretiens de F. Matonti et ne m'évoquaient guère auparavant que des villes de la banlieue parisienne...³ La

réanalyse permet ainsi de s'imprégner du vocabulaire des enquêtés. Les entretiens sont ici complémentaires des archives dans la mesure où ce travail d'imprégnation se fait également par l'étude des archives.

La réanalyse permet également de contextualiser les textes en un point bien précis : elle donne à voir leurs règles d'écriture. D'un point de vue méthodologique, l'étude des textes intellectuels en milieu partisan est toujours un défi. Plus que tout autre, ils relèvent d'un genre discursif dans lequel sens dénoté/littéral (ce que dit explicitement le texte), sens connoté intentionnel (ce que veut dire l'auteur sans que cela soit nécessairement dit) et le sens connoté inintentionnel (ce que dit le texte sans le dire et sans que l'auteur le veuille forcément) ne se recourent pas, voire parfois s'opposent. Ce registre – « langue de contrebande » comme la qualifie le poète et militant communiste Louis Aragon pendant la Résistance, « langue d'Ésope » selon la formule prisée par les Soviétiques –, fondé sur le double sens et l'allusion, se trouve en effet au principe même de l'écriture partisane. C'est pourquoi on la retrouve fort logiquement au cœur de l'écriture des articles dans les revues théoriques de parti qui, en raison de leur position à la croisée du savant et du politique, sont prises entre l'impératif de l'obéissance à l'autorité politique et la revendication d'une autonomie intellectuelle.

Sans clé pour décoder cette langue, clé qui ne saurait se trouver par la seule analyse interne des textes, le chercheur a toutes les chances de passer à côté des tactiques énonciatives, des rapports de force et de sens qui se jouent dans le vif de la chair discursive. Dans cette perspective, les entretiens se sont avérés indispensables pour comprendre le contenu de certains articles. Leur réanalyse n'a en effet pas seulement permis d'obtenir des informations sur le contexte d'écriture de telle ou telle contribution; elle fournit les clés indispensables pour pouvoir décoder la langue partisane. Là encore, la réanalyse a permis de voir combien cette langue n'est pas réservée au PCF, puisqu'on en retrouve des formes analogues chez les intellectuels socialistes et, plus largement dans tout énoncé politique produit en situation de censure ou de contrainte. Comment ne pas dire ce que l'on pense tout en le disant? Comment donner des gages d'obéissance à la ligne du parti tout en exprimant ses réserves? Pour résoudre ces problèmes, les intellectuels de parti ont développé toute une série de ruses qui se donnent à voir dans les entretiens. L'une d'elles consiste par exemple pour le responsable de la revue à commander à un intellectuel proche de son parti mais sans en être membre un article qui dit ce que lui, le responsable de la revue, pense mais ne peut dire.

Autre ruse caractéristique de la langue d'Ésope : l'auteur écrit un article dans lequel il appuie sa démonstration sur l'exemple d'un parti politique imaginaire, qui se caractériserait par une pratique autoritaire et aboutirait à des crimes de masse. Une telle stratégie discursive trouve son intelligence dans le fait qu'elle place le censeur dans

une situation extrêmement incommode. Ce dernier est en effet capable de décoder le sens implicite et de comprendre que c'est bien une critique contre le Parti⁴. Dès lors, il est condamné à un dilemme : soit il laisse passer le texte et contribue à légitimer les pratiques hétérodoxes; soit il condamne le texte mais en affirmant publiquement que le parti imaginaire dénoncé est le Parti, il reconnaît que ce dernier est un parti autoritaire. Par sa dénonciation même de la dissidence, il se fait dissident malgré lui. Toutes ces ruses fonctionnent ainsi comme autant d'arts du bricolage et de la résistance qui ne se voient que pour ceux qui sont capables de les déchiffrer. L'écriture alambiquée, des tournures de phrases étranges, toutes ces impressions à la lecture des numéros des articles prennent sens grâce aux entretiens.

Il ne s'agit pas d'opposer la « vérité » de l'entretien face à la « duperie » de l'archive écrite. L'entretien n'est lui-même pas exempt de biais suffisamment soulignés pour qu'il soit nécessaire d'y revenir (reconstruction *a posteriori*, fiction biographique, mensonge, oublis, etc.). A l'inverse, les comptes-rendus de réunions ou le détail de composition des Comités de rédaction dans chaque numéro de revue peuvent permettre de compenser les problèmes de mémoire ou d'interprétation rétrospective des enquêtés. Il ne s'agit donc pas d'établir le primat d'une méthode ou d'un type de sources sur l'autre, mais de montrer ce que le croisement des sources permis par la réanalyse peut apporter. L'analyse des entretiens premiers permet en l'occurrence ici d'élargir et de recouper les sources par rapport aux archives existantes. Le croisement des sources orales et écrites sur un mode complémentaire est une pratique méthodologique ancienne dans différentes disciplines (histoire orale, ethnographie, sociologie qualitative, socio-histoire, etc.). Cette vertu de la réanalyse n'est donc pas inédite et ne lui est pas propre. Cela n'enlève cependant rien à son intérêt; cela lui permet au contraire de bénéficier des réflexions et pratiques d'autres chercheurs (Bornat, 2008; Descamps, 2001).

Élargir le champ des possibles de l'analyse qualitative : l'accès à des terrains inaccessibles ou disparus

La réanalyse élargit considérablement le champ des possibles de l'analyse qualitative. Dans cette enquête, elle a permis concrètement d'avoir accès à des terrains inaccessibles pour le chercheur secondaire ou disparus depuis. En premier lieu, les propriétés sociales et la trajectoire de l'enquêteur ne sont pas sans effets sur le déroulement de l'enquête et tout particulièrement sur l'accès au terrain. Le fait est acquis. Dans cette perspective, la réanalyse peut permettre d'avoir accès à des matériaux issus de terrains qui auraient été difficilement accessibles au chercheur secondaire en raison du fait qu'il ne présente pas les propriétés ou la trajectoire attendues par les enquêtés. F. Matonti fait ainsi observer que le fait qu'elle soit normalienne, agrégée de philosophie et enseignante à l'ENS a sans doute été un atout : « Pour beaucoup, normaliens ou khâgneux, ces titres établissaient entre eux et moi une

connivence de même nature que ma capacité à “lire entre les lignes” » (Matonti, 1996b, p. 123) Toutefois, ce n’est pas seulement un atout permettant de créer une relation de connivence entre enquêtrice et enquêtés; le fait d’être agrégée de philosophie est, sinon une condition *sine qua non*, en tout cas un élément clé dans la négociation des entretiens et l’accès au terrain, car ce même critère d’excellence scolaire était attendu pour entrer à *La nouvelle critique*.

On peut faire une deuxième hypothèse, à partir de l’un des seuls refus d’entretien en forme qui m’ait été imposé. Reçue néanmoins à son bureau, pendant plus de deux heures, par mon interlocuteur, celui-ci m’a posé d’emblée trois questions sur mon identité sociale : étais-je d’origine ouvrière? Avais-je un membre de ma famille, ou avais-je été moi-même, membre du Parti communiste? Quelles études avais-je faites? Une seule réponse semblait justifier mon intérêt pour *La nouvelle critique* : le fait que je sois agrégée de philosophie. Ces conditions, et en particulier l’excellence scolaire, me sont peu à peu apparues comme celles qui permettaient de devenir membre de *La NC*. [...] Ainsi mes ressources scolaires n’étaient pas simplement celles qui me permettaient d’entrer dans un rapport de connivence avec mes interlocuteurs, elles m’ouvraient l’entrée sur le terrain comme, vingt ans plus tôt, elles ouvraient les portes du Comité de rédaction de *La NC* (Matonti, 1996b, p. 123).

N’étant ni normalien, agrégé ou philosophe, ni communiste, fils de communiste ou d’origine ouvrière, on peut raisonnablement considérer que l’accès au terrain aurait été pour le moins plus compliqué pour moi.

En second lieu, la réanalyse que je mène consiste en une réutilisation de matériaux premiers historiques. À ce titre, elle m’a permis d’avoir accès à des matériaux recueillis sur des terrains depuis disparus ou ayant considérablement évolué. É. Bréhier commence son enquête en 1994 soit plus de vingt ans après la fin de *La revue socialiste*. De même, F. Matonti commence sa recherche bien après la fin de *La nouvelle critique*, celle-ci ayant été supprimée en février 1980. Plus de 16 ans séparent la fin de la revue et la fin de sa recherche. L’enquête aurait donc dû être, *a priori*, amputée de toute possibilité d’observation et réduite à des entretiens. Toutefois, elle put mener ce qu’elle qualifie d’« enquête de terrain rétrospective » dans la mesure où le milieu d’interconnaissance formé autour de *La nouvelle critique* ne s’était pas entièrement désagrégé avec la disparition de la revue ou avec la sortie du PCF de nombre de ses membres :

[...] à de nombreuses reprises, j’ai pu constater que j’étais attendue, déjà connue, que l’on s’informait mutuellement de la marche de mon travail, que l’on prenait des renseignements sur moi. Une bonne partie des réseaux d’interconnaissance était, malgré la disparité et la divergence des

trajectoires, encore en place. Certains parce qu'ils avaient préexisté à la revue, d'autres parce qu'ils lui avaient survécu. Le maintien de relations entre des personnes qui avaient quitté le Parti communiste, voire en avaient été exclues, et d'autres qui en étaient encore membres était le plus étonnant et le plus contraire aux idées reçues (Matonti, 1996b, p. 118).

Ce qui avait été possible pour les chercheurs premiers ne l'est plus près de vingt ans plus tard. Le milieu d'interconnaissance n'est plus. Une partie des enquêtés sont décédés, une fraction importante est extrêmement âgée. Trouver les coordonnées de certains d'entre eux relève du défi. En ce sens, la réanalyse permet d'explorer un monde en partie disparu. On saisit dès lors combien elle s'avère précieuse. De manière plus générale, la réutilisation de sources orales, qualitatives et historiques permet d'introduire l'enquête de terrain là où l'analyse archivistique est le plus souvent la seule option possible pour étudier des groupes ou des acteurs du passé.

À ce stade du raisonnement, les mérites de la réanalyse suffisent déjà à en justifier la fécondité heuristique. Elle a permis d'obtenir des informations inédites sur certains événements dans l'histoire de la revue ou sur son mode de fonctionnement. Elle a permis également de saisir les représentations des acteurs, la manière dont ils ont vécu leur engagement dans la revue, ou encore la conception qu'ils se font de l'intellectuel. De même, j'ai eu accès de manière indirecte à des terrains inaccessibles tant du point de vue social que du point de vue temporel. C'est déjà beaucoup. Toutefois, ce serait là s'arrêter au milieu du gué. En effet, la réanalyse dont il a été question jusqu'à présent est davantage une réutilisation de matériaux qu'une nouvelle analyse.

De la réutilisation à la réanalyse

Si la réanalyse ne se limite pas à la réutilisation de matériaux produits par d'autres mais constitue bien une nouvelle analyse, en quoi consiste-t-elle exactement et qu'apporte-t-elle de plus? La réanalyse réinterroge le lien entre les données et l'analyse; la plus-value qui est la sienne trouve donc sa source dans trois types de liens entre ces deux éléments qui seront abordés successivement : entre le matériau premier et la nouvelle question de recherche, entre les matériaux coproduits et les données effectivement analysées et, enfin, entre les données et le contexte.

De nouvelles questions à partir du même matériau

La réanalyse des données a été effectuée à l'aune d'une problématique différente de celles des deux enquêtes premières; on pourrait dire schématiquement qu'elle consiste ici à poser de nouvelles questions à partir du même matériau. Dans son enquête, F. Matonti traite la problématique de l'obéissance politique et des rapports entre intellectuels et responsables de parti.

[*La nouvelle critique*] s'est imposée à nous comme objet d'analyse à travers la rencontre de deux interrogations qui n'en font qu'une. Premièrement, quel rapport un intellectuel membre du Parti communiste français exerçant apparemment son métier d'intellectuel – écrivant dans une revue théorique des articles théoriques – peut entretenir avec une telle institution? Deuxièmement, de quelle manière se fait pour lui la sortie du Parti communiste? [...] Quelles sont dans une période de réforme intérieure au PCF d'une part, dans une période d'afflux de jeunes intellectuels d'autre part, les conditions sociales et intellectuelles de l'acceptation puis du refus de l'autorité? (Matonti, 1996a, p. 3).

Dans une perspective d'inspiration bourdieusienne, elle montre ainsi dans quelle mesure les prises de position tenues par ces intellectuels et au sein du comité de rédaction sont liées au rapport que leurs membres entretiennent avec la direction, c'est-à-dire à la fois à la position qu'ils occupent (ou non) en son sein et aux dispositions qu'ils ont intériorisées au cours de leur socialisation secondaire. Dans son étude sur les revues de la gauche non communiste, É. Bréhier explique l'évolution des revues de la gauche non communiste avant tout par des variables internes au milieu socialiste, à savoir la concurrence entre les différentes fractions du milieu socialiste puis la dynamique d'unification du socialisme français au sein d'un même parti.

Avec l'unification des différentes sensibilités non communistes [...] autour du Parti socialiste de François Mitterrand, les revues politiques de la gauche non communiste ont, non seulement été intégrées à ce parti, mais également instrumentalisées dans le cadre de ses logiques internes de fonctionnement. [...] les revues politiques, auparavant outil de marquage identitaire externe, sont intégrées dans les stratégies et les luttes internes du Parti socialiste. À une phase de (dé)structuration des frontières et des structures partisans ayant favorisé une multiplication des revues politiques succède ainsi une période de restructuration et d'homogénéisation organisationnelles entraînant une modification profonde tant de la composition que de la nature du milieu des revues politiques de la gauche non communiste (Bréhier, 2000, p. 26).

Malgré leurs apports indéniables, ou plutôt en raison même de ces apports, parce que toute pensée produit un impensé, parce que toute focale d'analyse a ses points aveugles, ce type d'analyses se confronte à deux limites. La première est que le contenu des prises de position y est souvent quelque peu négligé au profit soit des fonctions légitimatrices qu'elles permettent de jouer, soit de la trajectoire sociale et de la socialisation des enquêtés qui permettent de rendre compte de leurs dispositions à adopter telle ou telle position. Les discours de ces intellectuels sont le plus souvent expliqués par leur rapport à la direction du parti et à la ligne officielle que cette

dernière a fixée à l'évolution des rapports de force avec l'autre parti de gauche. La deuxième limite est que les milieux socialiste et communiste ont le plus souvent été étudiés de manière séparée, comme si les découpages partisans dans le champ politique étaient transposés dans l'analyse scientifique. La comparaison entre les deux partis s'arrête bien souvent au constat d'une incapacité des socialistes à établir des relations de compagnonnage avec les intellectuels comme a pu le faire le PCF. De même, les relations entre les intellectuels de ces partis n'ont été pas étudiées de manière réellement relationnelle et dynamique, c'est-à-dire en cherchant à rendre compte des prises de position des uns par rapport aux autres. La critique adressée ne remet en cause ni les apports empiriques de ces travaux ni la pertinence de l'approche retenue; elle se situe au contraire dans leur prolongement en cherchant à explorer de manière complémentaire ce que les choix de problématiques avaient dû nécessairement séparer et/ou mettre au second plan.

Par rapport à ces deux recherches, l'enquête que je mène part d'une double interrogation. D'une part, quelle place respective est accordée à la doctrine et aux intellectuels dans ces deux partis au cours de cette période? Y a-t-il une manière d'être un intellectuel communiste spécifiquement distincte de l'intellectualité socialiste? Quels types de complexion intellectuelle, au niveau individuel, et d'organisation du travail intellectuel, au niveau collectif, sont valorisés dans chacun de ces partis? Dans cette perspective, l'enquête s'inscrit dans une approche comparative visant à saisir les analogies et les différences entre les deux milieux partisans. D'autre part, qu'est-ce que la relation de concurrence et de proximité avec l'autre parti a comme conséquence sur la place accordée aux intellectuels et aux revues dans chaque milieu partisan? Dans cette perspective, l'enquête s'inscrit dans une approche croisée. Les deux interrogations sont indéfectiblement liées pour une grande partie de l'histoire des relations socialo-communistes en général et la période étudiée (des années 1960 aux années 1980) en particulier. C'est donc à partir de ces questions qu'ont été interrogés les matériaux premiers.

La réanalyse a permis de dégager un certain nombre d'informations très riches permettant d'esquisser une typologie des profils intellectuels dans chacun des milieux partisans. Deux résultats ressortent ainsi nettement. En termes de profil intellectuel, le registre d'intellectualité communiste semble ainsi valoriser davantage la figure de l'idéologue, de l'intellectuel généraliste (avec la prédominance du philosophe) tandis que l'intellectuel spécialisé est privilégié en milieu socialiste (bien que plus proche de l'intellectuel spécifique que de l'expert). En termes de définition de l'intellectualité mobilisée, les enquêtés communistes se réfèrent aussi bien à l'intellectuel comme classe sociale qu'à l'intellectuel comme rapport entre savant et politique tandis que les socialistes parlent très peu du premier aspect. La lecture classiste est présente dans le discours de ces derniers mais n'est pas mobilisée pour dire l'intellectualité. Comparativement, l'intellectualité socialiste semble davantage privilégier l'intellectuel

plus spécialisé et insiste davantage sur l'intellectuel comme rapport au politique que comme classe sociale.

En revanche, les éléments obtenus ne sauraient suffire pour administrer la preuve. Dans certains cas, j'obtiens effectivement des résultats significatifs mais je ne peux savoir si ces résultats sont généralisables ou partiels. Dans d'autres cas, il s'avère impossible concernant certaines questions de discriminer ce qui relève de l'effet de la problématique ou de l'implication du chercheur premier et ce qui relève de l'objet. Les enquêtés d'É. Bréhier parlent ainsi beaucoup moins de l'intellectuel comme classe sociale que ceux de F. Matonti qui mobilisent fréquemment des oppositions structurales du type intellectuel/manuel, intellectuel bourgeois/travailleurs, etc. Cela est-il lié au fait que, cette question ne relevant pas de la problématique du chercheur premier, ce dernier n'a pas sollicité les témoins sur ce point ou est-ce que cela nous dit quelque chose de plus général sur une différence constitutive entre intellectuels socialistes et communistes? C'est pourquoi, dans le cas de cette enquête, la réanalyse des entretiens doit être complétée par d'autres méthodes.

Réinterroger le passage de l'oral à l'écrit et exploiter les données non analysées

La réanalyse que je mène réinterroge également l'écart entre les données orales originelles et celles qui sont effectivement utilisées dans l'analyse première. On observe plus exactement un double écart : d'une part, entre les données originales (les sources orales telles qu'elles ont été enregistrées) et les données transformées (sous forme de transcriptions); d'autre part, entre les données collectées et les données effectivement utilisées dans l'analyse. Les deux sont corrélés dans la mesure où bien souvent, les chercheurs ne transcrivent que les passages ou les entretiens qui servent l'analyse. Ils ne se recoupent cependant pas toujours dans la mesure où ce que le chercheur a simplement entendu pendant l'entretien peut avoir beaucoup d'influence sur l'enquête sans qu'il y ait eu besoin de le transcrire. On constate souvent en sciences sociales un décalage entre l'hyper valorisation des sources orales, l'importance de l'entretien comme interaction et interlocution, et le fait que l'on travaille pour l'essentiel sur leur transcription, c'est-à-dire sur des sources écrites. Certes, les inscriptions paratextuelles dans les transcriptions permettent de garder trace de la forme orale pour signifier ici un rire ironique, là un ton dubitatif. Reste qu'une partie du matériau oral est perdu au cours de la transcription : passages non transcrits, débit et prosodie, longueur des silences, modulation de la voix, etc. Tout un champ d'investigation s'ouvre donc avec la réanalyse pour réinterroger les sources orales « à la source » si je puis dire, c'est-à-dire avant leur transcription. Dans le cas des données de F. Matonti, l'accès à la fois aux transcriptions et aux cassettes audio rend possible une comparaison entre données orales et données transcrites pour une bonne partie du corpus⁵ (voir le Tableau 1).

Tableau 1.

Comparaison données orales/transcrites entretiens F. Matonti

	Entretiens transcrits	Entretiens non transcrits	Total
Nombre	39	22	61
Durée	63h 55m 50s	27h 57m 47s	91h 54m 03s
% du corpus	63,93	36,06	100

Une majorité des transcriptions est relativement fidèle et exhaustive. Toutefois, certains entretiens sont peu transcrits, d'autres ne le sont que partiellement. Se pose alors la question de l'interprétation à en donner. Pour cela, j'ai importé les entretiens dans le logiciel d'analyse audio Sonal⁶ et j'ai codé systématiquement tous les passages non transcrits des entretiens. À partir de ce travail, j'ai ainsi pu dégager huit codes qui correspondent à huit types de passages non transcrits :

- 1) Extraits non transcrits par volonté de lisibilité ou pour gagner du temps⁷.
- 2) Propos autour de l'enregistrement, savoir si ça enregistre bien, etc.
- 3) Anecdotes jugées hors sujet (l'enquêté raconte qu'il fume beaucoup, ses problèmes de santé, etc.).
- 4) Discussions sur les personnes à contacter et/ou liées à la recherche dans les archives.
- 5) Extraits partiellement transcrits mais sous forme résumée (le plus souvent les questions).
- 6) Présentation de la recherche/négociation de l'entretien.
- 7) Extraits non transcrits car peu audibles pour l'enquêtrice.
- 8) Autres.

Ce codage visait à permettre une interprétation rigoureuse de ce que me dit le non transcrit. Il s'agissait pour moi non pas simplement de montrer qu'une partie des données orales collectées n'a jamais été transcrite, mais de saisir dans quelle mesure le non transcrit est intéressant scientifiquement et pertinent pour la réanalyse. De fait, la majorité des extraits non transcrits (la plupart du temps quelques mots) n'a pas d'intérêt au regard de la problématique qui est la mienne. Leur non-transcription répond pour l'essentiel à un souci de l'enquêtrice de lisibilité et de ne pas perdre du temps dans la transcription (codes 1, 2, 3 et 5); ou bien elle est liée au fait que certains passages sont peu audibles (code 7)⁸. Les extraits ayant trait aux personnes à contacter

et à la collecte d'archives (code 4) ou à la présentation de l'enquête et à la négociation de l'entretien (code 6) sont en revanche très utiles pour enquêter sur l'enquête. Mais surtout, les passages les plus intéressants pour la réanalyse proprement dite relèvent du code 8. Reste en effet à comprendre pourquoi ces passages, souvent beaucoup plus longs, n'ont pas été transcrits. F. Matonti m'a expliqué que les entretiens partiellement ou pas du tout transcrits sont ceux qui ont été réalisés en fin de thèse, période au cours de laquelle elle n'avait plus le temps de tout transcrire. Et de fait, ces propos sont confirmés par la chronographie : la proportion des entretiens non transcrits augmente vers la fin de la thèse. Mais cette considération pratique ne suffit pas à elle seule à expliquer la non-transcription partielle. D'une part, les entretiens peu transcrits n'ont pas tous été menés en fin de thèse. D'autre part, cela n'explique pas pourquoi, dans un même entretien, certains passages sont transcrits plutôt que d'autres. La réponse est assez simple : parce qu'ils sont jugés intéressants au regard de la problématique qui oriente l'enquête de la chercheuse tandis que d'autres sont jugés hors sujet à l'aune de ce critère. Ce point est absolument essentiel du point de vue réanalytique; cela signifie que revenir au matériau premier – l'enregistrement – permet de travailler sur des sources plus complètes, en partie inexploitées et potentiellement plus riches. Certains de ces passages se sont en effet révélés pertinents au regard des questions de recherches qui étaient les miennes, confirmant que tout le travail fourni en amont n'a pas été vain (la réanalyse est toujours un pari).

Je ne prendrai qu'un exemple, celui d'un entretien avec un enquêté membre de *La nouvelle critique*, qui se distingue des autres par le fait qu'il a été beaucoup moins transcrit⁹. Or, la partie non transcrite s'est avérée extrêmement précieuse pour mes questions de recherche. Elle confirme la coexistence de deux générations d'intellectuels communistes au sein de cette revue. Surtout, l'enquêté nous y apprend que la seconde génération de ces intellectuels qui entre au PCF ou s'en rapproche autour de 1968 est celle qui va tisser des liens avec les intellectuels proches du PS. Ces propos ne constituent bien évidemment pas une preuve en soi. Mais ils ont agi comme un révélateur me permettant de mettre en lien et en sens un faisceau d'indices dans les autres entretiens et de saisir combien la variable générationnelle joue un rôle non négligeable dans l'évolution des rapports avec l'autre parti.

C'est donc au cœur de l'écart entre sources orales et sources transcrites que se loge l'un des intérêts de la réanalyse. Cette dernière permet d'exploiter une partie des sources orales qui n'ont pas été analysées, montrant à nouveau que le potentiel heuristique des matériaux premiers est loin d'être toujours épuisé.

Contextualiser le corpus ou l'enquête?

La réanalyse que j'ai menée m'a amené à prendre en compte non seulement les sources orales mais aussi leurs conditions de leur production, bref à les contextualiser. Pourtant, à y regarder de plus près, il apparaît que le terme de contextualisation est un

signifiant aussi largement partagé qu'il recouvre des signifiés hétérogènes. Que signifie contextualiser? Et que contextualise-t-on au juste? Un premier pôle, particulièrement développé en histoire, conçoit la contextualisation des données comme visant à éviter les mésinterprétations ou surinterprétations des informations qu'elles contiennent; en cela, on pourrait dire qu'elle constitue une sorte de critique externe étendue. Dans cette perspective, l'unité d'analyse est le corpus¹⁰. Le pôle opposé est représenté par la socio-histoire des enquêtes. Les recherches menées ainsi par Gilles Laferté ou Paul Pasquali dans le cadre d'histoires d'enquêtes prennent pour unité d'analyse non pas le corpus mais l'enquête (Laferté, 2006; Pasquali, 2012). La contextualisation consiste à inscrire alors l'enquêteur, ses propriétés sociales, son ancrage méthodologique et théorique, son engagement éthico-politique au cœur de l'analyse car c'est l'objet même de la recherche. Ces différentes approches ne contextualisent pas les mêmes entités (le corpus ou l'enquête) et la contextualisation ne vise pas les mêmes objectifs. Entre les deux se dessine tout un continuum de démarches.

Dans cette perspective, le travail de contextualisation que j'ai mené dans le cadre de la réanalyse se trouve dans une position intermédiaire. D'une part, il s'agit comme bon nombre d'historiens de comprendre le contexte de production des données pour éviter des interprétations erronées. D'autre part, il s'agit comme les socio-historiens de l'enquête de s'intéresser non seulement au corpus mais également à l'enquête. La réanalyse que je mène se trouve donc dans une position méthodologique analogue à celle de l'ethnographie telle que définie par Florence Weber. L'ethnographe se rapproche en effet du socio-historien de l'enquête en ce qu'il a, lui aussi, l'enquête pour unité d'analyse¹¹. Mais l'étude de l'enquête est un moyen pour lui de mieux comprendre son objet – la population étudiée – par un travail de réflexivité, et non l'objet même de sa recherche¹². De même, les enquêtes premières ne sont pas l'objet de ma recherche (celle-ci ne prétend pas contribuer à l'histoire des sciences sociales à travers l'étude de deux enquêtes); il s'agit de prendre en compte l'enquêteur, sa relation aux enquêtés en entretien et ce qu'il leur dit dans l'analyse parce que cela me permet de mieux comprendre mon objet : les intellectuels socialistes et communistes. Dans ce cadre, comme les sources orales sont complémentaires des sources écrites, il est impossible de se contenter de l'analyse des publications et des archives du chercheur; il m'a paru indispensable de réaliser plusieurs entretiens avec les chercheurs premiers. J'ai ainsi réalisé à ce stade trois entretiens avec Émeric Bréhier et deux avec Frédérique Matonti afin de retracer la genèse et le déroulement de leur enquête et notamment de comprendre comment ont été préparés et menés les entretiens premiers.

Cette enquête sur l'enquête a ainsi permis d'obtenir des informations significatives. La réanalyse a en particulier permis de saisir les effets sur la recherche de la relation enquêteur-enquêté, et notamment du degré d'interconnaissance et de proximité sociale ou politique entre chercheurs premiers et personnes interrogées. D'abord, l'orientation politique des chercheurs premiers a contribué au choix de l'objet

lui-même. É. Bréhier relie lui-même son orientation politique rocardienne et son choix de travailler sur les revues proches de ce courant :

[...] moi ce qui m'intéressait quand je faisais l'IEP, j'ai toujours été rocardien, idéologiquement, j'ai aussi là une certaine cohérence, y compris dans mon parcours politique [...]. Et du coup quand j'étais à l'IEP de Grenoble, nonobstant le fait qu'il y avait un attachement grenoblois à Michel Rocard et à la deuxième gauche, j'ai voulu travailler sur ces revues qui pour moi avaient incarné le rocardisme, c'est-à-dire *Faire et Intervention*¹³.

À partir de ce choix initial, il a ensuite décidé d'élargir son objet aux revues du principal courant concurrent, le CERES, en DEA, puis à d'autres revues politiques de la gauche non communiste, lors de sa thèse. Le choix de travailler sur *La nouvelle critique* pour F. Matonti est moins lié à une orientation idéologique affirmée qu'à une rencontre. Elle rencontre pour la première fois l'ancien élu et responsable communiste Pierre Juquin en 1988 pour un interview pour le bulletin de l'association SOS-Racisme dans laquelle elle milite¹⁴. Par la suite, ils continuent à se voir et discuter. F. Matonti avait pour projet à l'origine de travailler sur les intellectuels communistes. Souhaitant resserrer son sujet, et notamment travailler sur un corpus relativement fini, et s'intéressant notamment à la question de l'exit¹⁵, elle choisit, sur les conseils de Pierre Juquin¹⁶, de travailler sur *La nouvelle critique*. L'engagement du chercheur premier a des effets ici sur le choix de l'objet de recherche moins en tant qu'opérateur idéologique, comme chez É. Bréhier, que comme investissement dans un milieu de sociabilité militant qui rend la rencontre possible avec un enquêté (effet de réseau).

Ensuite, on a déjà vu l'effet de l'homologie des propriétés sociales entre F. Matonti et les enquêtés – en l'occurrence la possession de certaines ressources scolaires – sur l'accès au terrain. Mais cette homologie sociale a des effets également sur le déroulement même de certains entretiens. L'usage du tutoiement avec certains enquêtés, l'usage de codes discursifs propres aux normaliens (comme le fait de parler de « l'École » pour dire l'École Normale Supérieure), les discussions autour de certains professeurs que l'enquêtrice et les enquêtés ont eu en commun, voire, dans le cas de certains intellectuels, que les enquêtés aient eux-mêmes enseigné dans une ENS, tout cela confirme le partage non seulement de ressources scolaires mais d'un univers de représentations et de pratiques partagées. Propriétés politiques et propriétés sociales se trouvent d'ailleurs parfois difficiles à distinguer tant la socialisation secondaire, et notamment le parcours universitaire, a des effets sur la formation des croyances politiques. Sur ce point, l'exemple le plus intéressant est sans doute la manière dont F. Matonti revient régulièrement (dans cinq entretiens différents) sur le fait qu'elle a été formée intellectuellement au marxisme par la lecture althussérienne de ses professeurs de khâgne. La réanalyse des entretiens donne ainsi accès à des informations qui ne sont

pas toujours disponibles lors des entretiens avec les chercheurs premiers ou dans les publications tirées de l'enquête. La manière dont l'enquêtrice articule sa socialisation normalienne, son appartenance générationnelle, sa trajectoire intellectuelle et ses positions politiques est extrêmement intéressante dans la mesure où cela dépasse son seul cas biographique et nous parle d'une évolution profonde de l'espace intellectuel français. Les chercheurs premiers ne sont pas des scientifiques déconnectés du monde social. Ce sont aussi des acteurs qui partagent avec leurs enquêtés certains traits. Leur évolution nous dit par conséquent quelque chose de plus général sur l'évolution des rapports entre le champ académique et le champ politique, de la politisation et des formes d'engagement des universitaires. Si les sciences humaines font face depuis leur émergence au problème du double statut de leur objet – l'homme, à la fois objet et sujet de connaissance – la sociologie et l'histoire des intellectuels s'y confrontent avec une acuité plus grande encore. Mais ce qui pose toute une série de questions en termes de réflexivité, de méthodologie est aussi ce qui représente une chance du point de vue de la réanalyse : les entretiens nous apprennent ici deux fois, en premier lieu sur les enquêtés, en second lieu sur les chercheurs en tant qu'ils participent de leur objet.

Conclusion

Au terme de cette analyse, on saisit mieux les vertus de la réanalyse que je mène ainsi que ses apports à une histoire sociale des idées politiques (Matonti, 2012; Pudal, 2006). En premier lieu, la réutilisation des entretiens premiers permet de compléter les archives écrites par les sources orales. En élargissant les sources disponibles, elle facilite le travail de critique documentaire et donne accès au vécu des acteurs. À cet égard, la réanalyse permet à mon sens de remplir deux des exigences de l'histoire sociale des idées. D'une part, elle donne accès à des informations essentielles sur le mode de fabrication de la revue permettant ainsi de prendre en compte le poids de la matérialité textuelle et de la dimension sociotechnique dans l'analyse des idées politiques. D'autre part, en permettant le décodage de la langue d'Ésope en milieu socialiste et communiste, elle contribue à dépasser l'opposition entre analyse interne et analyse externe des textes. En second lieu, la réanalyse permet d'étendre le champ des possibles de l'analyse qualitative en donnant un accès – indirect mais réel – à des terrains inaccessibles ou disparus. Sur ce point, elle répond à une autre exigence de l'histoire sociale des idées politiques : la contextualisation historique, au moins sur le moyen terme. Mais les apports de la réanalyse ne s'arrêtent pas là.

La seconde partie a montré que la réanalyse est bien une nouvelle analyse et non la simple réutilisation de matériaux d'autres chercheurs. D'abord, elle interroge le même matériau mais à partir de nouvelles questions de recherche. Si elle peut se confronter au fait que les entretiens n'ont pas été menés à cette fin, l'enquête apporte néanmoins des éléments de connaissance nouveaux. L'analyse des différents rapports des intellectuels communistes à l'obéissance ou des différents types de revues

socialistes par les chercheurs premiers n'empêche pas mon propre travail visant à établir une typologie des différents styles d'intellectualité en milieu partisan ainsi que leur évolution. Ensuite, la réanalyse interroge l'écart entre les données orales originelles et celles effectivement utilisées dans l'analyse première. Elle s'intéresse ainsi aux données collectées mais peu ou pas analysées et réinterroge le passage de l'oral à l'écrit. Enfin, la réanalyse appréhende l'histoire de la collecte des sources orales comme coproduction en étudiant de manière fine et systématique l'effet enquêteur au cœur même des données. Elle contextualise non seulement le corpus de matériaux, mais l'enquête en cherchant à saisir ce que l'implication du chercheur dans les entretiens nous dit de l'objet. La réanalyse contribue ainsi à l'histoire sociale des idées par l'étude de l'écart entre le contexte premier – celui de l'enquête – et le contexte second – celui de la réanalyse. La place du marxisme dans la formation universitaire, la centralité des revues dans le champ intellectuel ou encore l'adhésion massive des universitaires au PCF et, dans une moindre mesure, au PS sont autant de coordonnées du contexte premier qui renseignent sur les mutations du champ intellectuel et des idéologies.

La réanalyse peut, je le crois, apporter beaucoup et l'enquête que je mène me le montre tous les jours. Par ailleurs, j'ai veillé autant que possible à ne pas masquer certaines des difficultés qui lui sont propres. La principale d'entre elles est que les entretiens réanalysés n'ont pas été effectués dans la perspective d'être archivés et réutilisés. Cela pose d'évidents problèmes de conservation du matériau, mais également toute une série de problèmes éthiques trop souvent éludés en France. Tandis qu'en histoire orale, les témoins s'expriment en sachant que leurs propos seront conservés et potentiellement réutilisés, ce n'est bien souvent pas le cas dans l'analyse secondaire (Parry & Mauthner, 2004). Les enquêtés d'É. Bréhier et F. Matonti n'ont pas donné leur autorisation pour une éventuelle réutilisation des entretiens. Ils s'expriment par ailleurs sur des sujets délicats – qu'il s'agisse de données personnelles sensibles (santé, sexualité, etc.), de jugements sur d'autres membres de la revue ou d'éléments sur ce qui s'est passé au sein du parti – où ils ont « révélé » des choses aux chercheurs premiers, dans un rapport de confiance. Doit-on dès lors abandonner toute réanalyse sans consentement préalable des enquêtés à l'occasion de l'enquête première? Je ne crois pas, sauf à passer par perte et profits des milliers de recherches menées par le passé. L'équilibre pratique entre respect du droit des enquêtés et possibilité d'enquête consiste le plus souvent à anonymiser, ce qui est une solution satisfaisante dans le cas des enquêtés « ordinaires » difficiles à identifier¹⁷. Or, pareille solution ne fonctionne pas pour les enquêtés connus et par conséquent facilement identifiables, qui plus est pour des intellectuels évoluant dans des univers sociaux proches de ceux des chercheurs. Je m'étais engagé auprès des chercheurs premiers, dès le début de la réanalyse, à ne rien publier qu'il leur paraîtrait aller à l'encontre du contrat de confiance implicite entre eux et les enquêtés. Par la suite, il m'est apparu

que si l'analyse des données était possible, la publication d'extraits d'entretiens était problématique¹⁸. À terme, la seule solution pleinement satisfaisante consistera donc, malgré la difficulté de l'entreprise, à contacter les enquêtés encore vivants ou leurs ayants droit afin d'obtenir leur consentement, partiel ou total, pour l'usage des données. Cette solution présenterait en outre l'avantage de rendre possible une revisite du terrain en effectuant éventuellement des entretiens avec eux.

Ces difficultés ne doivent pas être cachées au nom de la promotion de la réanalyse. Ce d'autant plus qu'à mon sens, elles n'invalident en rien cette méthode, mais permettent au contraire de mieux en localiser le champ de pertinence. Tout d'abord, les difficultés mentionnées sont des limites et non des biais qui invalideraient en soi toute réanalyse. Ai-je appris des choses? Ai-je obtenu des informations inédites ou complémentaires des sources écrites? Assurément. Ai-je réussi à mieux m'immerger sur un terrain disparu et à mieux comprendre l'univers mental des enquêtés? Sans aucun doute. Puis-je en tirer des résultats suffisamment solides? Sur la seule base de la réanalyse des entretiens, non. C'est pourquoi, dans le cas précis de cette enquête, la réanalyse des entretiens n'est à mon sens pas suffisante et doit être complétée par le travail d'archives et la textométrie des revues¹⁹.

Ensuite, le relevé de ces difficultés permet d'ores et déjà d'établir à titre provisoire quelques critères pour déterminer le potentiel heuristique de la réanalyse : 1) le volume et le degré de conservation du corpus : les entretiens sont-ils suffisamment longs et bien conservés? 2) le degré de directivité et de problématisation de l'entretien : dans quelle mesure l'entretien déborde le cadrage problématique et thématique? 3) le ratio données produites/données analysées : tous les matériaux ont-ils été utilisés dans l'analyse? 4) l'adéquation entre la méthode présidant à la production du matériau premier et la question seconde : si par exemple l'entretien est pensé comme essentiellement informatif et que la problématique seconde vise le vécu des acteurs, le potentiel sera faible. Ces critères n'ont rien de nécessaire : par exemple, le fait que tous les matériaux aient déjà été analysés dans l'enquête première n'empêche pas que le potentiel de la réanalyse soit élevé si le matériau offre des réponses stimulantes à la nouvelle question de recherche. Mais à l'inverse, le fait qu'une partie du matériau n'ait pas été analysé constitue un potentiel pour la réanalyse. Au terme de cet article, on peut donc dire de la réanalyse que si elle est toujours un pari, elle justifie bel et bien qu'on le relève.

Notes

¹ Le CERES (Centre d'études, de recherches et d'éducation socialiste) est un courant du Parti socialiste. Créé en 1966 par Jean-Pierre Chevènement, Alain Gomez, Didier Motchane et Pierre

Guidoni, il a longtemps constitué l'« aile gauche » du PS, face au courant rocardien, jusqu'au départ de J.-P. Chevènement en 1991 qui crée le Mouvement des citoyens (MDC).

² La SFIO (Section française de l'Internationale ouvrière) devient officiellement « Parti socialiste » en 1969 mais c'est en 1971, lors du Congrès d'Epinay, que la direction du parti est prise par des responsables politiques extérieurs à l'ancienne SFIO, au premier chef desquels François Mitterrand.

³ Ces villes ont accueilli dans les années 1960 et 1970 des réunions du Comité central du PCF au cours duquel il a progressivement opéré une modification de sa ligne politique et doctrinale lui permettant de mettre fin à son isolement et de faire de lui parti de gouvernement.

⁴ La formulation « le Parti » (avec une majuscule) désigne en langue française de France le PCF, signe de l'importance qu'a prise ce parti dans le champ politique et intellectuel français de la Libération jusque dans les années 1980.

⁵ J'ai écarté 23 entretiens pour lesquels cette comparaison était impossible parce qu'il manque l'un des deux éléments à comparer. C'est le cas des 22 entretiens dont les enregistrements ont été conservés mais dont il manquait la transcription. C'est également le cas d'un entretien qui a été transcrit mais dont la cassette a été donnée par l'enquêtrice au fils de l'un des enquêtés décédé depuis.

⁶ Sonal est un logiciel *freeware* français (<http://www.sonal-info.com/>), développé par Alex Alber, destiné à faciliter la transcription des entretiens ainsi que leur analyse.

⁷ Il s'agit de répétitions de mots, hésitations (« heu », « ha ») relances, phrases coupées, répétitions de questions, etc.

⁸ Sonal propose certaines fonctionnalités comme la modification de la vitesse de lecture qui, lorsque le fichier est enregistré en format mp3, modifie également la fréquence des voix des locuteurs. Cela permet ainsi d'entendre certains passages inaudibles à la simple écoute de la cassette.

⁹ 37,20 % de la bande (soit 49:19) n'a pas été transcrite sur une durée totale de 2:12:43 tandis que la moyenne générale est de 19,3 %. Ce chiffre est provisoire dans la mesure où la chronométrie n'est pas terminée mais la variation sera sans doute très faible.

¹⁰ Florence Descamps dans Müller, 2006, p. 99.

¹¹ Florence Weber dans Müller, 2006, p. 100.

¹² Florence Weber dans Müller, 2006, pp. 101-102. La revisite ethnographique se trouve dans une situation différente de l'ethnographie classique, plus proche de l'histoire d'enquête, en deux points : d'une part, elle s'intéresse autant au corpus qu'à l'enquête dans la mesure où le travail sur les carnets de terrain consiste aussi à réinterpréter les données, d'autre part, l'enquête devient l'objet même de la recherche.

¹³ Troisième entretien avec Émeric Bréhier, 28 février 2014.

¹⁴ Deuxième entretien avec Frédérique Matonti, 26 août 2014.

¹⁵ Beaucoup de membres de *La Nouvelle Critique* ont en effet fini par quitter le parti.

¹⁶ Celui-ci va jouer un rôle d'informateur central (elle réalise avec lui pas moins de 16 entretiens).

¹⁷ Sauf cas particulier, comme les enquêtes territorialisées dans des zones où le faible nombre d'habitants rend possible leur identification par croisement des propriétés sociodémographiques.

¹⁸ Leur anonymisation s'avère quasi impossible, sauf à amputer et modifier les extraits au point de leur ôter toute pertinence et donc toute valeur interprétative. Rien ne me permettait par conséquent de garantir que les enquêtés cités ne puissent être reconnus. Me sentant dépositaire de la confiance que les enquêtés ont accordée aux chercheurs premiers, j'ai choisi de ne pas publier dans cet article d'extraits des entretiens premiers et préféré opter pour une autre solution : faire un résumé de l'information contenue dans les extraits que j'aurai souhaité publier.

¹⁹ Pour une analyse plus approfondie de ces limites, voir Rioufreyt, sous presse.

Références

- Bornat, J. (2008). *Crossing boundaries with secondary analysis : Implications for archived oral history data*. Colchester : University of Essex.
- Bréhier, É. (1993). *La deuxième gauche de 1974 à 1981 : Histoire d'une tentative de rénovation idéologique* (Mémoire de fin d'études). Grenoble : Institut d'Études Politiques de Grenoble.
- Bréhier, É. (1994). *La revue politique. Étude de cas à travers Faire et Intervention* (Mémoire de DEA). Paris : Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- Bréhier, É. (2000). *Les revues politiques de la gauche non communiste de 1958 à 1986* (Thèse de doctorat inédite). Paris : Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- Descamps, F. (2001). *L'historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation*. Paris : Comité pour l'histoire économique et financière de la France.
- Laferté, G. (2006). Des archives d'enquêtes ethnographiques pour quoi faire? Les conditions d'une revisite. *Genèses*, 2(63), 25-45.
- Lambert, B., & Matonti, F. (2001). Un théâtre de contrebande. Quelques hypothèses sur Vitez et le communisme. *Sociétés & représentations*, 1(11), 379-406.
- Matonti, F. (1996a). *La double illusion. La Nouvelle Critique : Une revue du PCF* (Thèse de doctorat inédite). Paris : Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- Matonti, F. (1996b). « Ne nous faites pas de cadeaux ». Une enquête sur des intellectuels communistes. *Genèses*, 25(1), 114-127.
- Matonti, F. (2005). *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique. La Nouvelle Critique (1967-1980)*. Paris : La Découverte.
- Matonti, F. (2007). Le PCF face au théâtre et au cinéma militants. Dans C. Biet, & O. Neveux (Éds), *Une histoire du spectacle militant. Théâtre et cinéma militants 1966-1981* (pp. 113-122). Vic La Gardiole : UPX Nanterre-L'Entretemps Éditions.

- Matonti, F. (2012). Plaidoyer pour une histoire sociale des idées politiques. *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 5(59-4 bis), 85-104.
- Müller, B. (2006). Archives orales et entretiens ethnographiques. Un débat entre Florence Descamps et Florence Weber, animé par Bertrand Müller. *Genèses*, 1(62), 93-109.
- Parry, O., & Mauthner, N. S. (2004). Whose data are they anyway? Practical, legal and ethical issues in archiving qualitative research data. *Sociology*, 38(1), 139-152.
- Pasquali, P. (2012). Deux sociologues en banlieue. L'enquête sur les grands ensembles de Jean-Claude Chamboredon et Madeleine Lemaire (1966-1970). *Genèses*, 2(87), 113-135.
- Pudal, B. (2006). De l'histoire des idées politiques à l'histoire sociale des idées politiques. Dans A. Cohen, B. Lacroix, & P. Riutort (Éds), *Les formes de l'activité politique. Éléments d'analyse sociologique XVII^e-XX^e siècle* (pp. 185-192). Paris : Presses universitaires de France.
- Rioufreyt, T. (sous presse). L'enquête et sa fin : enquête achevée, matériaux épuisés, réanalyse interminable? *Enquêtes & ancrages. Revue scientifique pluridisciplinaire*, 2.

Thibaut Rioufreyt est Docteur en science politique et chercheur associé au laboratoire Triangle. Ses recherches portent sur la socio-histoire du Parti socialiste, la sociologie des intellectuels et l'histoire sociale des idées politiques. Il a publié récemment *Les socialistes face à la « Troisième voie » britannique (1997-2015). Un cas de circulation transnationale des idées politiques*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble (PUG), collection « Libre cours politique », 2016; ainsi que « Le social-libéralisme, du label politique au concept scientifique », *Raisons politiques. Revue de théorie politique*, 61(1), février 2016, pp. 115-127.